

## Le romancier Blasco Ibáñez et la cité de Valence

In: Bulletin Hispanique. Tome 24, N°4, 1922. pp. 361-377.

---

Citer ce document / Cite this document :

Mérimée Henri. Le romancier Blasco Ibáñez et la cité de Valence. In: Bulletin Hispanique. Tome 24, N°4, 1922. pp. 361-377.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa\\_0007-4640\\_1922\\_num\\_24\\_4\\_2124](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_0007-4640_1922_num_24_4_2124)

---

# LE ROMANCIER BLASCO IBÁÑEZ

## ET LA CITÉ DE VALENCE

---

Le roman le plus divers de Blasco Ibáñez, c'est assurément sa vie. La première péripétie remonte au temps où il avait seize ans: il échappa à sa famille; de Valence où elle résidait et où il avait grandi dans le populeux quartier du Marché, il se sauva à Madrid; telle fut sa manière de sortir de l'enfance pour entrer dans la virilité.

A Madrid, pour assurer le pain quotidien, il entra au service d'un romancier populaire, Fernández y González, dont la fécondité rappelait, avec moins de fantaisie, celle de notre Dumas père. Le jeune homme écrivait sous la dictée de l'intermittent feuilletoniste; il arriva pourtant que la verve de l'auteur se ralentit, puis s'arrêta; le scribe continua d'écrire, avec assez de précoce savoir-faire pour que le maître, réveillé de sa torpeur, s'appropriât l'improvisation.

Cette collaboration fut interrompue par l'emprisonnement de Blasco Ibáñez. L'arrivée de la police provoqua en lui un mouvement de fierté; il se crut traqué pour avoir la veille participé à un meeting. Hélas! il entra dans les cachots « par voie de correction paternelle », comme disent les juristes, habiles à mettre des étiquettes fades sur les plus belles aventures.

La correction ne servit de rien; tout juste ramena-t-elle le transfuge de Madrid à Valence. Sur la terre natale il ne résista pas plus que dans la capitale à l'appel de sa destinée. Il se lança à corps perdu dans la politique. Quel était son parti? Le plus avancé, bien entendu, comme il convenait à l'ardeur de son tempérament. Républicain? oui certes, et républicain autonomiste ou fédéraliste, c'est-à-dire désireux de rendre à chaque

province espagnole une part d'indépendance et de restituer autour de sa chère cité ce petit État autonome qui avait existé autrefois sous le nom de royaume de Valence : tant il est vrai que les révolutionnaires les plus décidés trouvent presque toujours dans le passé un précédent à leurs audaces ! Mais, encore plus que républicain, il était *blasquiste*, c'est-à-dire partisan de Blasco Ibáñez ; il s'était créé son parti à lui-même ; ses partisans étaient *blasquistes*, et *blasquiste* était le journal qu'il fonda sous ce beau titre : *Le Peuple*. Valence connut alors des luttes héroïques. *Blasquistes* et *sorianistes* (c'étaient les partisans de Rodrigo Soriano, l'adversaire de Blasco) en venaient aux mains à toute occasion ; des batailles rangées s'engagèrent où le revolver (le browning n'était pas encore en vogue) fit souvent entendre sa voix. Qui ne se souvient encore à Valence, malgré trente années écoulées, de cette expédition que Blasco Ibáñez, à la tête de ses partisans, dirigea un jour contre les postes d'octroi qu'il fit incendier jusqu'au dernier, affirmant ainsi à main armée le triomphe de ses idées sur la libre circulation ?

Ce furent des années de fièvre et de violence. La lutte s'exaltait jusqu'à prendre une grandeur épique, mais la misère du protagoniste était au point qu'à certains jours le pain manquait à la maison. Il en a fait fièrement l'aveu dans un discours prononcé le 20 mai 1921 devant ses compatriotes. « J'écrivais beaucoup en ce temps-là, s'est-il écrié, mais non pas des romans et des contes ; j'écrivais pour mon journal des articles de fond, qui non seulement ne me rapportaient rien, mais qui me conduisaient en prison toutes les semaines. »

Ni lui-même, qui avait englouti dans l'entreprise les quatre sous de son patrimoine, ni ses collaborateurs ne cédèrent aux coups de la destinée. « Je ne pouvais offrir aucun salaire aux protes, a-t-il raconté. Je rédigeais moi-même les télégrammes pour l'impression. Je restais au journal jusqu'à 4 heures du matin, car je ne pouvais exiger d'aucun rédacteur qu'il y restât aussi tard. Eh bien ! à 4 heures du matin, quand commençait à fonctionner la misérable presse que nous possédions au *Peuple* pour tirer le journal, quand j'étais fatigué

par toute une nuit consacrée à la rédaction du journal et à la réception de mes coreligionnaires, c'est alors que, épuisé, à la lueur de l'aube, je prenais quelques feuillets, une plume, et je me mettais à écrire des romans, *Fleur de maï* et *Terres maudites*. » Admirable puissance d'une imagination privilégiée ! Ces œuvres, toutes imprégnées de soleil, débordantes de vie et d'humanité, sont écloses en pleine lutte parmi des alertes quotidiennes, dans l'humble salle de rédaction d'un journal révolutionnaire.

Il y a mieux : l'émouvante tragédie de *Terres maudites* a été ébauchée au fond d'une cachette, tandis que Blasco était traqué par tous les policiers de la région. C'était en 1897, pendant la guerre de Cuba. Un mandat ayant été lancé contre lui, il crut prudent de se réfugier en Italie, puisque d'ailleurs les communications sont fréquentes entre le Grao, qui est le port de Valence, et la péninsule d'en face. Pour échapper aux recherches jusqu'au jour de l'appareillage, le fugitif se cacha dans une auberge habituellement fréquentée par les pêcheurs. Ennuyé par une longue attente, il avisa quelques feuillets d'un méchant papier, et bien vite il y traça un conte, *La Vengeance morisque*, qui n'était rien de moins que l'aventure magnifiquement reprise dans *Terres maudites*. Survint le départ pour l'Italie. Au retour, Blasco subit l'emprisonnement, puis, par mesure administrative, le bannissement hors de Valence. Bientôt il fut élu pour la première fois député aux Cortès, et lorsque, sollicitant le renouvellement de son mandat, les hasards de la campagne électorale l'amènèrent au Grao, à son passage un gamin sortit de l'auberge et lui remettant des papiers jaunis : « Don Visent, voilà quelque chose que vous avez oublié chez nous. » Retrouvée, puis amplifiée, *La Vengeance morisque* parut bientôt en librairie sous la forme d'un roman qui allait fonder la réputation littéraire de l'auteur.

L'exil, les mandats parlementaires, quelques voyages, il n'en fallut pas davantage pour élargir l'horizon du jeune Valencien. La terre natale, les choses et les gens de la petite patrie qu'il a décrits exclusivement jusqu'à ce jour, ne sont plus seuls à l'intéresser. Il a dépeint la campagne valencienne dans *Terres*

*maudites*, la bourgeoisie de la grande cité levantine dans *Riz et Tartane*, les pêcheurs de la côte méditerranéenne dans *Fleur de mai*, le village lacustre de la Albufera dans la *Tragédie sur le lac*, les grandes plantations de la vallée du Jucar dans *Parmi les orangers* : il semblait avoir achevé le cycle. Madrid où ses occupations politiques le retiennent, la péninsule entière vont lui fournir une autre inspiration, animée du même souffle généreux, vivifiée par la même ardeur démocratique ; et ce sera une nouvelle série de romans, *Arènes sanglantes*, *La Cathédrale*, *Le Chai*, etc. De Valencien, Blasco Ibáñez est devenu Espagnol.

Il n'allait pas en rester là. L'Espagne n'est pas seulement en Europe, elle est aussi dans l'Amérique du Sud, que ses explorateurs, ses missionnaires, ses soldats ont ouverte à la civilisation. Un irrésistible appel y attira Blasco Ibáñez. Il parlait non en écrivain mais en « conquistador », pour défricher des terres vierges, pénétrer l'inextricable dédale de la forêt, continuer à sa manière l'entreprise des grands ancêtres. Des photographies répandues à profusion en Espagne le représentent, pendant cette période de sa vie, entouré d'Indiens au seuil de la hutte qui est devenue sa demeure, ou bien dans un paysage équatorial à cheval sur un roussin d'aspect sauvage et fièrement drapé dans le manteau des *gauchos*. De fait, il mit au monde, non pas des livres, mais deux villes, baptisées *Cervantes* et *Nouvelle-Valence*, qui attestèrent jusque dans la pampa l'incoercible vigueur de son énergie toujours jeune.

L'imagination de Blasco était trop naturellement épique, il avait trop le sentiment des grandeurs héroïques pour que sur cette terre, où s'est déroulée la seule guerre de races des temps modernes, il ne songeât point à évoquer les grandes figures du passé et les magnifiques espérances de l'avenir. En manière de prélude, il publia *l'Argentine et ses grandeurs*, œuvre monumentale tant par la richesse du sujet que par le luxe de l'édition, qui coûta plus de 150.000 francs. Bientôt il conçut toute une série de romans, — car cette imagination féconde procède toujours par série, tels notre Balzac et leur Pérez Galdós, — qui, sous un titre commun, *Le Roman de*

*la Race*, allaient réveiller les héros de la conquête du Nouveau Monde, Alonso de Ojeda, Vasco Núñez de Balboa, Hernán Cortés, Pizarro. Conception bien digne de celui qui l'avait formée, parce qu'elle mêlait l'histoire et la légende, la réalité et la poésie, le passé et l'avenir. Déjà les *Argonautes* inauguraient le cycle. D'Espagnol, Blasco Ibáñez était devenu Américain.

La métamorphose n'eut pas le temps de devenir définitive. *La Cité de l'Espérance*, *La Terre de tous*, *Les Murmures de la Forêt*, qui devaient suivre *Les Argonautes*, restèrent à l'état de projet. Nous sommes en 1914 : la grande guerre vient d'éclater. Blasco Ibáñez n'est pas homme à rester à l'écart. Il rentre en Europe et s'établit en France, d'abord à Paris, puis sur la Côte d'Azur. Il observe, il circule, il imagine. Sur le front, où il fait plusieurs visites, à l'arrière où il pénètre partout, aussi bien dans les milieux où l'on souffre que dans ceux où l'on s'amuse, il laisse toute liberté à son génie familier, si prompt à recevoir des impressions nouvelles et en à former des inspirations inédites. Un roman parut bientôt, *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, où il mêle quelques réminiscences de la République Argentine aux réalités présentes de la guerre : œuvre forte et émouvante, à laquelle le traducteur français M. Hérelle a rendu le service de l'abrégé. De ce moment date pour Blasco Ibáñez la renommée universelle. *Les Quatre Cavaliers*, traduits en français, en italien et en anglais, ont éveillé, surtout aux États-Unis, un immense écho de sympathie et d'admiration. Aussitôt, comme il sied en Amérique, le pays des grandes décisions et des grandes affaires, le succès a pris la forme d'une entreprise bien menée et fructueuse. L'auteur est promené de ville en ville, mêlant les conférences aux cortèges triomphaux. Il signe un traité qui prévoit pour chaque année la traduction d'un de ses romans, alternativement un roman inédit et un roman ancien. Il reçoit d'une Université enthousiaste le titre de « docteur *honoris causa* », et ses fanatiques ont divulgué un portrait où on le voit coiffé du bonnet symbolique et enveloppé dans la toge traditionnelle : amusant contraste avec la vision du tribun hirsute que les Valenciens

ont gardée dans les yeux. Lui-même, que les aventures n'ont jamais effrayé, se lance dans le négoce : le cinématographe, la maison d'édition «Prométhée» occupent désormais, avec d'appréciables profits, une part de son activité dévorante.

Nous sommes bien loin, à ce qu'il semble, du gamin qui par les rues de Valence traînait dans les ruisseaux une enfance rebelle. Il a oublié la cité natale, il a conquis la gloire, mais c'est une gloire qui s'est formée — plus qu'à Valence — dans le vaste monde. Tour à tour, il a été Espagnol, Américain, Européen. S'est-il détaché à jamais de la cité levantine, si belle au soleil levant sous ses coupes vernissées que les yeux qui ont reçu cette caresse en gardent éternellement la douceur ?

Il revient à Valence au moment où sa gloire, se repliant sur elle-même, revient à son point de départ, comme le flot, largement répandu, se retire ensuite jusqu'à l'horizon d'où il a pris son élan. Valence ne reste pas seulement le lieu de ses exploits de jeunesse, de ces *mocedades* auprès desquelles celles du Cid, le héros valencien, paraissent à peine plus dignes de mémoire ; elle est encore, et elle demeurera, sa meilleure inspiratrice, celle qui lui a dicté ses romans les plus originaux. Aussi, lorsqu'il rentra en avril 1921 dans cette Espagne qu'il avait quittée depuis plus de six ans, lorsqu'il reprit contact avec les cercles littéraires de Madrid, dont les uns lui offrirent des banquets et les autres... des sourires, ses compatriotes valenciens ne permirent pas qu'il se confinât dans la capitale ; ils lui ménagèrent dans leur cité un retour grandiose.

Ce fut une fabuleuse entreprise. Le maire de Valence, une délégation de la municipalité, plusieurs Valenciens notables se rendirent à Madrid et en ramenèrent solennellement le romancier. Dans le wagon où il fit le voyage, on avait placé comme un autre palladium la glorieuse *Senyera*, l'étendard historique de Valence, qu'on avait extrait pour la circonstance de la poussière du Musée municipal. Le trajet, malgré ses haltes en musique, ses vivats, ses embrassades qui se multipliaient à mesure qu'on approchait de Valence, parut modeste

et insignifiant par comparaison avec l'arrivée. Jamais souverain entrant dans sa bonne ville n'entendit pareilles acclamations, ne s'avança sur une voie aussi triomphale. Les drapeaux, les oriflammes, les inscriptions, les allégories, de toutes les manières de pavoiser une cité, aucune ne fut négligée. Il y avait même un arc de triomphe dans la rue Peris y Valero, et sans doute il ne fut terminé que plusieurs jours après la date fixée, mais personne ne s'avisa dans le délire général qu'on en voyait surtout la carcasse et que celle-ci n'était point belle. A ces manifestations publiques, qu'un programme « officiel » avait réglées dans le détail, il se mêlait comme une fierté de famille et un doux attendrissement. Celui que les Valenciens acclamaient, ce n'était pas un étranger, c'était un de chez eux, un ami, presque un frère ou un fils, c'était *Visantet*, le « gars Vincent », qu'ils avaient vu grandir et avec lequel plus d'un avait échangé de cordiales bourrades. On oubliait son départ, sa vie lointaine, tant d'années durant lesquelles le contact avait été rompu ; on ne se souvenait plus que de sa gloire, qui rejaillissait sur tous et sur chacun. C'était vraiment le retour de l'Enfant Prodigue.

Il avait beaucoup changé. Sa barbe inculte, sa chevelure frisée et rebelle ont disparu. Il ne conserve plus qu'une moustache en brosse sous les narines, et, sur la tête, quelques longues mèches, artificieusement rangées. Il reste robuste, infatigable, mais sa vigueur semble maintenant disciplinée. Un équilibre exact des forces morales et physiques se révèle promptement à l'observateur. N'était la prunelle noire et je ne sais quelle vibration qui laisse deviner une exubérance contenue, on le prendrait pour un Yankee. De fait, l'Américain du Nord, voilà bien le type que ce Méridional exalté essaye de réaliser. Quelques Valenciens malicieux ont cru remarquer qu'il prononce maintenant le castillan avec un léger accent anglais.

Sous cette métamorphose, ses compatriotes l'ont vite reconnu. En un instant, sa grâce a été la plus forte, et la cité levantine est devenue à nouveau sa chose, sa propriété, tel le fief d'un grand féodal. Il avait été décidé avant son voyage



que la « place de la Reine » prendrait le nom de « place Blasco Ibáñez » ; au dernier moment des scrupules se firent jour ; pouvait-on déposséder en faveur du romancier la souveraine légitime du Royaume ? On songea à choisir pour le nouveau baptême quelque autre place, dont l'écriteau serait changé sans offenser personne, mais on voulut obtenir pour cette substitution l'assentiment du romancier. « Qu'importe, répondit-il magnifiquement, que vous donniez ou que vous refusiez mon nom à une place ? la ville entière est à moi. » Inventé ou vrai, il n'importe : le propos exprime une incontestable vérité.

Pendant huit jours pleins, depuis le dimanche matin 15 mai jusqu'au dimanche soir 22 mai, le programme des fêtes s'est déroulé avec une inflexible rigueur. L'imagination valencienne a prouvé une fois de plus sa richesse, car ce n'était pas une médiocre difficulté d'imaginer chaque jour des hommages inédits en faveur du romancier. Sans doute il n'y avait rien d'original dans l'inauguration d'une plaque commémorative sur le mur de la maison natale, ni même dans le feu d'artifice où des inscriptions multicolores résumaient la carrière de Blasco Ibáñez. Mais les trois journées culminantes ce furent celles où l'on mit en scène, dans leur cadre authentique, leur communiquant pour quelques heures une réalité sensible, trois des plus célèbres romans de l'écrivain. Il y eut la journée de *Mare Nostrum*, la journée de *La Barraca*, la journée de *Cañas y Barro*.

La journée de *Mare Nostrum* se déroula, comme de juste, sur le rivage méditerranéen, tantôt dans le Grao, faubourg maritime de Valence, où un groupe scolaire fut inauguré, tantôt dans un paquebot qui promena les invités au large et leur fit apprécier, sans aucune menace de mal de mer, un repas injustement qualifié « d'intime ». La journée consacrée à *La Barraca* (c'est le roman traduit en français sous le titre de *Terres maudites*, eut pour cadre une *barraca*, chaumière typique de la région valencienne, bâtie en terre et en chaume, dont les murs, fréquemment blanchis à la chaux, se détachent sous le toit pointu au bord des canaux d'irrigation. Hélas !

lorsqu'on se mit en quête d'une *barraca*, on eut quelque peine à en découvrir une : tant les progrès du confort moderne ont fait disparaître le logis traditionnel du Valencien devant les immeubles à cinq étages. Faute d'une *barraca*, la journée de la *Barraca* faillit être supprimée ! En fin de compte, au Cabañal, bourgade de pêcheurs, dans la *barraca* d'André Gabardá Molina, surnommé le Pilote, on restitua un intérieur valencien à l'ancienne mode. Rien n'y manquait, ni les paysannes de la *huerta* dont l'opulente beauté se pare d'un gracieux costume, ni les beaux gars vêtus des *saragüells*, ou amples caleçons, dont le modèle vient des Arabes, ni les marchands d'*horchata*, sorte d'orgeat très parfumé qui est la boisson préférée des Valenciens. Et là, entre ces murs de pisé, sous ces costumes oubliés, Blasco vit se mouvoir, parler et bientôt disparaître les êtres créés par son imagination...

Puis, du rivage maritime, on se transporta le lendemain au rivage de la Albufera, grande lagune d'eau salée où un village lacustre, Le Palmar, sert d'asile aux pêcheurs et à quelques cultivateurs de riz. Ce fut la journée de *Cañus y Barro*, « Des roseaux et de la boue », roman qui a pris en français le titre de *La Tragédie sur le lac*. Jamais peut-être cérémonie ne fut si rigoureusement conforme à son titre, car, par l'effet d'une pluie torrentielle, les chemins, qui de Valencia conduisent à la Albufera, se remplirent d'une boue copieuse, épaisse à souhait, dont il semble bien que l'Espagne ait en Europe le monopole, depuis que par la fin de la guerre les borbiers de Champagne et d'Artois ont cessé d'être entretenus. « Des roseaux », je ne sais, mais, « de la boue », je garantis qu'ils en ont eu à leur suffisance les fanatiques du romancier qui, sous l'averse, l'accompagnèrent au Palmar. Ils se séchèrent là-bas au feu odorant des branches de genévrier, de thym, de lentisque, que les pêcheurs coupent sur l'isthme entre la mer et le lac, et à la chaleur de ce foyer on prépara pour eux le plat indigène : l'anguille, accommodée en ragoût avec de l'ail et du piment — c'est l'*all y pebre* — ou bien grillée à la braise au bout d'une baguette, autour de laquelle on la dispose comme le serpent classique autour du caducée de Mercure. Et ce fut

un régal, car l'anguille reçoit des essences qui alimentent le feu, une saveur inimitable.

De ce triple pèlerinage — à la mer, à la chaumière valencienne, au lac de la Albufera — les sectateurs du romancier sont-ils revenus plus ardents dans le culte qu'ils lui rendent ? Ils ont eu du moins l'occasion de satisfaire leur ferveur : ils l'ont entendu et applaudi. Car partout, à Valence et hors de Valence, Blasco Ibáñez a parlé, et on exagérerait à peine en écrivant que pendant huit jours, de l'aube jusqu'à minuit, il n'a pas cessé de discourir. Des sténographes étaient attachés à sa personne, et d'un crayon plus zélé que fidèle ils ont noté pour la postérité ses improvisations. Pas toutes cependant : il en fut d'un caractère intime, celle par exemple qu'il adressa à la colonie française de Valence, lorsque celle-ci vint en corps lui présenter, comme à un personnage souverain, de respectueuses félicitations ; et c'était un beau geste bien français et plein de signification, que cet hommage rendu à un des Espagnols les plus dévoués à la cause des alliés. N'est-ce pas notre France qui, la première entre tous les pays étrangers, a reconnu le génie littéraire de Blasco Ibáñez ? N'a-t-elle pas sur ce point devancé l'Espagne elle-même ? Remercions nos compatriotes de Valence d'avoir si bien tenu dans la série de ces fêtes une place qui nous revenait et qu'il n'aurait pas été sans inconvénient de laisser inoccupée.

C'est peu de chose de lire dans les méchantes brochures où elles ont été imprimées, la collection des harangues de Blasco Ibáñez ; il faut l'avoir entendu. C'était — il m'en souvient — vers 10 heures du soir, après une journée fort remplie, dans la grande salle du Conservatoire valencien de musique et de déclamation : une longue pièce rectangulaire, quelque peu délabrée, avec une étroite galerie sur trois côtés à hauteur d'étage. Un cercle littéraire et artistique, *l'Athénée*, faisait les frais de la soirée. Lorsque Blasco et son cortège arrivèrent, non pas seulement la salle et les couloirs d'accès, mais l'estrade étaient déjà si bien garnis que le héros même de la fête eut quelque peine à se caser. Deux messieurs fort corrects, l'un très jeune qui portait un veston, l'autre très

vieux qui portait une redingote, lui adressèrent tour à tour une harangue; et le jeune parla tout doucement, tandis que le vieux parut se fâcher très fort, mais cette opposition perdit toute importance par le fait que personne, dans l'attente d'un autre orateur, n'était d'humeur à les écouter! Enfin ils ont fini: il commence. Le voilà debout, non pas derrière, mais devant la table des orateurs, solide, râblé jusque dans le smoking dont il est habillé. Et brusquement un éclair nous éblouit: est-ce quelque Saint-Esprit qui le vient inspirer? C'est, plus simplement, un photographe qui a enflammé du magnésium. Une fumée âcre se répand: il n'en a cure. A travers le brouillard nous l'apercevons: il ouvre les bras, les lève vers le ciel comme pour une invocation préliminaire, et brusquement sa voix, cette admirable voix, pleine, riche, sonore, perce la brume, remplit la salle et nous apporte l'exquis plaisir d'une musique bien rythmée. Il ne s'attarde pas aux remerciements préliminaires: bien vite il s'élançe vers des affirmations positives. « J'arrive des États-Unis, d'un pays où l'on n'a point l'habitude de parler pour ne rien dire. Formé à leur école, je veux vous apporter ce soir des faits que vous ignorez, des données qui vous manquent: je veux vous parler des États-Unis. » D'un coup de baguette, il nous transporte à Washington et à la Maison Blanche: « C'est là que vit l'homme qui gouverne 120 millions d'habitants. Il les gouverne non par droit de naissance, mais parce que ses concitoyens l'ont jugé le plus digne. Il s'habille comme tout le monde et il ne porte pas une triple rangée de broderies. Il est le fils de ses œuvres: c'est un avocat ou un professeur. » Oui, voilà bien ce qu'il a dit, et non pas les paroles d'une sténographie édulcorée. Mon voisin, un maraîcher de la *huerta*, inscrit au Casino Républicain, ne s'est pas trompé sur le sens de la harangue, à en juger par ses frénétiques applaudissements que la salle entière prolongeait, et j'ai compris, à voir son enthousiasme, pourquoi un petit groupe de Valenciens, resté irréductible, a boudé du début jusqu'à la fin des fêtes. Je sais bien: on avait dit et redit plusieurs semaines à l'avance que Blasco revenait à Valence affranchi de tout préjugé politique, — que sa gloire confirmée par les

suffrages du monde entier planait au-dessus des partis, — que la cité entière devait faire autour de lui l'union sacrée. Hélas! soit par le fait d'amis maladroits, soit parce que l'homme est invinciblement attiré par les querelles de la politique, il fallut bien vite en rabattre. Peut-être Blasco lui-même, lorsqu'il se retrouva à Valence, fut-il dominé malgré lui par je ne sais quelle nostalgique souvenir des luttes anciennes. Une complicité tacite s'établit entre l'acteur et les spectateurs de la fête, et elle n'avait pas uniquement pour objet l'établissement de la concorde. Combien de fois n'est-il pas déjà arrivé que, commencées en *l'honneur* de quelqu'un, des fêtes se soient terminées *contre* une personne ou une institution?

Les lampions sont éteints; les orateurs se sont tus. Que restera-t-il de ces huit jours d'apothéose? Les commerçants de Valence seront-ils seuls à s'en souvenir, pour les bonnes recettes que l'affluence des étrangers leur a procurées? Ou bien en conserverons-nous une idée plus exacte, plus complète, du talent de Blasco Ibáñez et des conditions dans lesquelles ce talent s'est développé?

Parmi les paroles innombrables qu'il a lancées au souffle du zéphyr printanier, il en est qui conservent leur prix. Le 20 mai, il a donné au Théâtre Principal une conférence sur ce sujet: « Comment on fait un roman ». Nous y a-t-il livré le secret de son art? Peu d'artistes se connaissent exactement eux-mêmes. Les confidences des auteurs, même posthumes, ont rarement cette sincérité absolue qui leur donnerait du prix. Lorsqu'elles sont publiées en pleine force du talent, elles deviennent inévitablement suspectes, parce que l'auteur est supposé avoir pensé avant tout aux critiques qui le guettent, aux rivaux qui l'épient, à la vente qu'il doit assurer, aux traductions qu'il faut susciter; et si d'aventure elles constituent un numéro de choix parmi les attractions d'une semaine triomphale, alors nous les récusons avant même de les écouter. Considérons pourtant que Blasco Ibáñez possède au moral comme au physique une robuste santé qui lui permet la franchise là même où des tempéraments plus mièvres devraient

prendre des précautions. Il est robuste, résistant, taillé d'une seule pièce, capable de surmonter les inconvénients d'un accès de sincérité. Écoutons-le avec plus de confiance que nous n'en accorderions à la plupart.

Ne nous attardons pas aux considérations historiques dont il a cru nécessaire d'orner son discours. « Le roman et la musique, s'est-il écrié, sont les deux conquêtes de la pensée moderne. » Et il a précisé son affirmation : « La musique n'a commencé à être la musique qu'avec les premiers vagissements des symphonistes allemands, puis avec Beethoven, enfin avec Wagner. » Ne rappelons pas à Blasco Ibáñez, qui le sait mieux que nous, qu'en Espagne même le xvi<sup>e</sup> siècle a produit une admirable école musicale, que le nom de Victoria domine. Renvoyons-le à la jeune école de « musicologues », ou de « musicographes », dont la science et le talent valent mieux que le vilain nom dont ils s'affublent. Et ne croyons pas davantage qu'il a prétendu nous donner un cours d'histoire littéraire lorsqu'il a d'abord présenté à nos yeux *l'âge du théâtre*, dominé par les noms de Shakespeare, Lope de Vega et Calderon, puis ultérieurement *l'âge du roman*, qui s'est ouvert par les nouvelles de Boccace. Renversons l'ordre, cher Maître, si, comme j'en suis certain, vous n'y voyez aucun inconvénient : laissons Shakespeare, Lope et Calderon à leur xvii<sup>e</sup> siècle et renvoyons Boccace à son xiv<sup>e</sup>. Aussi bien il y aura toujours des professeurs et des critiques pour mettre à chaque écrivain des numéros et des étiquettes, tandis qu'il n'y aura jamais assez de romanciers pour nous livrer le secret de leur art.

Le secret de votre art ! Savez-vous que le fidèle à l'entrée du sanctuaire n'éprouve pas plus d'émotion que n'en éprouve votre admirateur lorsqu'il lit au détour d'un paragraphe, dans la sténographie de votre conférence, cette fière déclaration : « Je vais vous révéler quelques secrets de mon métier. » Vous n'avez garde de les révéler tous, et ceux mêmes que vous consentez à divulguer, gardent assez de mystères pour que, même après la divulgation, nous soyons encore bien empêchés de bâtir à notre tour des romans selon la formule. Y a-t-il

même une formule? Vous ne le pensez pas. Sans doute le roman ne saurait s'appliquer à reproduire purement et simplement la réalité; rien ne serait plus morne, plus interminable, moins instructif qu'une transcription littérale de la vie humaine. Au romancier il appartient de choisir, de résumer, de condenser en traits définitifs les ébauches successives de la vie quotidienne. Et ici apparaît le savoir-faire de l'écrivain; ici se montre la part du *métier*. Mais ce métier qui est un don de la nature, se perfectionne peut-être par la pratique: il ne s'acquiert d'aucun maître, et vous avez justement raillé cette Université américaine où l'on a été jusqu'à créer une chaire pour enseigner à écrire des romans et des nouvelles.

Que la *forme* du roman se soit actuellement fixée après un siècle de tâtonnements, Blasco Ibáñez le croit. Des excès ont été commis, dont les romanciers d'aujourd'hui ont fait leur profit. Le naturalisme avec ses outrances, la psychologie avec ses raffinements rebutent désormais le lecteur; on se bornera donc à retenir une volonté d'exactitude et un désir d'explication morale. Le roman de notre temps doit ressembler à ces montres qui sont enfermées entre deux verres: d'un côté les aiguilles courent, de l'autre les curieux peuvent examiner le mécanisme, mais il est clair que l'essentiel est de voir avancer les aiguilles. De même l'intrigue, avec sa marche rapide, retiendra surtout dans un roman l'attention du lecteur; l'explication psychologique vaudra dans la mesure où elle aidera à faire accepter des péripéties plus imprévues.

Quant à la *matière* du roman, elle ne saurait plus être en 1921 ce qu'elle était en 1914. Non que la grande guerre doive fournir de sujets l'auteur en mal d'écrire. Loin de là: le public acceptera à peu près tous les sujets à la condition expresse qu'ils n'aient aucun rapport avec la guerre, et les éditeurs qui sont les Cerbères du succès, ne laissent pas approcher de la presse à imprimer le radoteur attardé dans des vieilleries belliqueuses. Durant la Révolution, nos pères se plaisaient aux bergeries du chevalier Florian. Sans pousser aussi loin le goût de l'antithèse, nous voulons, après la paix rétablie, une littérature pacifique. Goûterons-nous encore ces interminables

variations sur l'adultère, qui remplissaient exclusivement nos romans avant la guerre ? A en croire Blasco Ibáñez, l'Espagne est seule à restreindre encore la peinture de la vie aux complications de l'amour coupable. « La plupart des romans que des jeunes viennent de publier, portent, déclare-t-il, des titres qu'on pourrait appeler impudiques et où il n'est question que de chair et d'amour, comme si dans la vie il n'y avait pas d'autres problèmes. » Cette guerre, dont le public ne veut plus entendre parler pour elle-même, a posé un grand nombre de ces problèmes dont la riche matière, dépassant l'individu et atteignant la société elle-même, s'offre à la curiosité du romancier. L'amour, ses turpitudes, ses capitulations, rendez-vous compte qu'il ravale la littérature, si vous la limitez ainsi à la mesure de collégiens vicieux. Peignez au contraire la société nouvelle, les bouleversements d'où elle est sortie, l'équilibre instable où elle se tient ; évoquez la grande-duchesse qui régit maintenant sur la Côte d'Azur une modeste boutique, ou bien le vendeur de contre-marques, qui est devenu avec ses six ou sept millions l'un des rois du charbon : voilà de quoi fournir au roman une matière digne de lui et de notre temps.

Blasco Ibáñez ne se vante pas d'avoir toujours pratiqué les préceptes qu'il énumère. Sur lui-même, sur son œuvre, il nous fournit des souvenirs plus que des jugements, et c'est une marque de sagesse. Il classe ses romans en quatre groupes : romans valenciens, romans espagnols, romans américains, romans de guerre, et tout de suite il abandonne trois de ces groupes pour s'attacher exclusivement au groupe valencien. Parlant à des Valenciens durant les fêtes que Valence lui offrait, il n'a pas cédé cependant à des raisons de pure courtoisie. Il n'y a rien de plus frais dans son œuvre, rien de plus spontané et de plus profond que ces six ou sept volumes, jaillis hors de lui-même comme par une impérieuse nécessité, et où s'expriment en traits définitifs la beauté de la terre natale, la souplesse astucieuse et la tragique vitalité du génie valencien. Que Valence se soit reconnue dans cette œuvre, que la grande cité levantine, après avoir produit au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle nombre d'écrivains illustres dont presque aucun ne l'a célé-



brée, ait réservé à Blasco des honneurs exceptionnels, rien de plus naturel; mais que la célébrité du romancier, de valencienne, soit devenue européenne, — que parmi ses romans ceux qui sont le plus étroitement localisés aient répandu au loin sa gloire, voilà sans doute le problème à expliquer.

Blasco Ibáñez nous fournit la plus simple des explications. C'est au hasard, à une rencontre fortuite qu'il doit la traduction de *La Barraca* en français et la diffusion qu'elle a prise sous son nouveau titre de *Terres maudites*. Voici l'anecdote, telle qu'il la raconte :

Un jour, M. Hérelle, qui est un traducteur français (il n'a traduit que Gabriel d'Annunzio et moi), eut l'idée d'aller à Saint-Sébastien à une course de taureaux. Il habitait alors Bayonne. Pour s'occuper, en attendant l'heure de la course, il alla dans une librairie et aperçut un livre mal imprimé, avec une couverture qui n'avait rien d'engageant — car je dois confesser que *La Barraca*, dont il s'est vendu des milliers et des milliers d'exemplaires et qui est traduite dans presque toutes les langues civilisées du monde, fut d'abord publiée à 1 franc, dans une très mauvaise impression, dont on tira 800 exemplaires. — M. Hérelle acheta un de ces exemplaires et se dit : Voilà un roman qui plairait beaucoup en France. Et il apprit que l'auteur était un député républicain de Valence, un homme à scandales... ; mais enfin l'œuvre lui plaisait et il m'écrivit.

Un jour donc je reçus une lettre signée d'un Français; il m'écrivait : « Je désire traduire votre livre », mais comme je devais assister à un meeting, puis recevoir à la rédaction du *Peuple* mes amis politiques, peut-être aussi par l'effet d'une mauvaise éducation caractéristique des Espagnols, qui consiste à ne pas répondre aux lettres, je m'abstins de lui répondre. Il m'écrivit à nouveau, puis recommença plusieurs fois : je persistai à ne pas répondre. Une année se passa pour lui à m'écrire, jusqu'à ce qu'un jour (je me souviens que j'étais alors à la Malvarrosa) je lui écrivis : « Faites, Monsieur, ce qu'il vous plaira. » *La Barraca* fut alors publiée en français; on se mit en France à la lire et c'est alors qu'on commença à Valence même à s'en occuper. Ce fut alors aussi que, par ricochet, *Le Libéral* de Madrid la publia en feuilletons. Ainsi commença ma carrière triomphale. »

L'anecdote est jolie. Retenons-en que le public français, guidé par M. Georges Hérelle et par *La Revue de Paris*, qui a publié la traduction, n'a pas seulement « découvert » le talent de Blasco Ibáñez : il lui a assuré jusque dans sa ville natale

une réputation lente à venir. Mais de cette prodigieuse aventure faut-il conclure, comme Blasco l'a fait, que le hasard est le maître souverain dans la naissance des réputations? Faut-il compter pour rien l'œuvre — déjà considérable — qu'il avait patiemment élaborée? Ce qui semble vrai, ce que l'histoire de Blasco Ibáñez confirme, c'est que la meilleure manière d'obtenir le succès est probablement de ne lui consentir aucun sacrifice, mais, la tâche étant accomplie au mieux des forces de chacun, de se tenir aux ordres de la Destinée et d'attendre, sans vouloir l'y contraindre, qu'elle se souvienne de nous.

Aujourd'hui la gloire est venue à Blasco Ibáñez. Bonne fille, elle s'est volontiers laissé faire par ce Valencien séduisant, et dans son optimisme il n'éprouve plus qu'un regret, celui d'avoir trop longtemps sacrifié aux jeux de la politique. « J'ai été député, s'est-il écrié, j'ai été homme politique, j'ai été agitateur. Mais il y a vingt, trente, quarante mille Espagnols, avocats, ingénieurs, etc., qui peuvent être députés aussi bien ou mieux que moi. Des romanciers, nous en avons moins. Il est plus malaisé d'écrire des romans. »

Voilà une constatation pleine de sagesse, comme nous ne sommes pas habitués à en écouter. N'avons-nous pas vu plutôt des écrivains en possession d'une juste renommée aller chercher dans la politique les satisfactions d'une popularité plus facile? Réjouissons-nous d'apprendre que Blasco Ibáñez, ayant trouvé la bonne voie, ne s'en laissera pas détourner. Il nous promet trois romans dont l'action se passera de nos jours, mais où nous n'en verrons pas moins revivre les grandes figures de la Valence ancienne : dans le cadre qui sera tour à tour emprunté à Avignon, à Peñíscola, à Valence et à Madrid, nous apercevrons l'étrange figure de l'antipape Pierre de Luna et le profil tourmenté des Borgias. N'étaient-ils pas Valenciens, eux aussi? Et à ce titre n'appartiennent-ils pas au maître romancier en qui s'incarnent aujourd'hui les grandes traditions littéraires de Valence?

HENRI MÉRIMÉE.